

Souvenirs du Paysage.

Barbara Ryckewaert 2014

« Je m'en irais dormir dans le paradis blanc… »

Je ne sais plus si c'était l'hiver ou l'automne, c'était la première fois et la dernière que je voyais quelque chose de semblable.

Sur la Nationale, nous rentrions d'un séjour en Dordogne je crois et nous nous dirigions vers Les Landes. Une rude saison, il gelait, toujours est-il que je me souviens uniquement de ce brouillard et ce blanc qui nous engloutissait. On ne pouvait absolument rien voir que les 5 cm de goudron devant nous et sur les côtés les racines des pins.

Ce paysage était digne d'un décor absolument fantastique de film d'épouvante, ou plutôt un film à suspense… mais je me demande encore de quel film pouvait-il bien s'agir, j'aurais bien aimé y jouer…

Le brouillard était devenu un opaque nuage de fumée grise, c'était comme une présence totalement vide qui dissimulait cependant une chose qui pouvait en surgir à tout moment. Mon imaginaire appréhendait l'avancée de plus en plus aveuglante. Le moindre discernement de lumière ou de forme quelconque me glaçait le sang. Mes yeux étaient toujours dans l'attente de ce qu'il y a derrière le rideau, la masse qui parfois se dégage et laisse apparaître des couleurs et des formes.

Ce brouillard arrêtait tout.

La route que l'on avait tant de fois pratiqué n'était plus cette route mais un lieu hors-temps.

La météo agit sur le paysage et le transforme totalement. Celui-ci était surprenant car le climat de cette région généralement doux se transformait en une saison digne des grandes étendues russes ou finlandaises ouverte au rêve.

AGATA



Forêt.

Par terre tapissé de feuilles mortes et humides.
Mousses et champignons invisibles à l'odeur prégnante.
Forêt à l'échelle d'un enfant de 10 ans qui s'accroche à chaque tronc pour ne pas tomber.

AURELIE



Barbara,

J'aimerais te parler d'un souvenir particulier d'un paysage.
Un paysage qui m'a été familier pendant mon enfance et ma jeunesse, mais où je ne suis pas retournée depuis longtemps…

Ce lieu se trouve au coeur de la campagne berrichonne, à quelques kilomètres de la maison de mes parents.
Mon père louait un champ pour le cultiver et au milieu de celui-ci, un petit bosquet de bois était planté, là, il marquait le paysage d'une petite tâche ronde et sombre au centre de ce champ plutôt plat...

Ce bosquet a la singularité d'être vide au centre, en fait ce n'était pas vraiment un bois mais une très grosse haie d'arbres, avec au centre de l'herbe. Tout autour, un grand fossé avec des roseaux qui se remplissait d'eau en hiver. Je me souviens que mon père disait que les sangliers adoraient venir ici !

J'ai passé pas mal d'après-midi à jouer dans ce mini bois avec mes copines et cousines, à chercher des traces de sangliers, à s'imaginer des histoires de forteresse, et que ce grand fossé autour nous protégeait des «attaques» extérieurs ! … On y a construit des cabanes, ou plutôt des petits abris d'observation… personne ne nous voyait ! tandis que nous, on pouvait voir tout se qu'il se passait aux environs….
bon, en fait il ne se passait pas grand chose… c'est surtout notre imaginaire qui nous faisait inventer un tas de choses, comme l'arrivée d'animaux qui seraient nos amis, blablabla….

Après avoir été un espace de jeux l'été, le petit bois de Jarnay est vraiment devenu un espace d'observation pour mon petit-frère…. Il a construit dans cet endroit tant stratégique : un mirador !!! et là c'était le rêve ;) deux étages, un premier étage pas très haut, et le second où l'on grimpait la deuxième échelle, soulevait une trappe, et là, la vraie cabane d'observation à plusieurs mètres du sol ! avec table, chaises et petit grillage fin vert pour ne pas être vu par les animaux ! des heures d'observation en automne avec les jumelles à attendre de voir un chevreuil… (Il avait même fabriqué un ponton au-dessus du fossé).
J'ai le souvenir de ce grand champ vert, juste le bruit du vent, parfois de la pluie, des oiseaux, et du bois qui craque…

Quand j'étais au lycée, j'aimais retourner dans «notre» bosquet, juste pour me promener, faire le tour du bois avec mes bottes qui collaient à la terre humide, remonter sur le ponton glissant recouvert de mousse, et grimper dans le mirador regarder le paysage, l'horizon, le calme…
J'y retournais comme ça de temps en temps, plus tard accompagnée d'une caméra où j'ai longuement filmé la pluie dans les arbres...

Puis mon père n'a plus cultivé ce champ. Je n'y suis jamais retournée, et je ne sais pas ce qu'est devenu l'incroyable poste d'observation de Thomas…

FANNY



Neufmontiers-les-Meaux, petit village briard sans charme, dans les années 60.

J'ai 7-8 ans. J'ai le droit de sortir de la cour de l'école avec mon vélo rouge ; c'est pour moi la liberté et l'aventure.
Quelques mètres à peine à franchir en longeant à gauche la place de l'église et je suis maintenant sur le chemin de terre qui longe à droite la ferme de mon amie Aliette et à gauche le mur de la salle des fêtes.
Il fait chaud, ciel bleu, floconné de petits nuages – mois de juin ou juillet.
Je suis en short. Mon amie Aliette pédale à mes côtés. Sur notre droite, nous longeons le haut mur de sa propriété au-dessus duquel dépassent les branches de l'allée de platanes qui projettent de l'ombre sur le chemin.
Au bout de ce mur, le chemin bifurque à gauche vers le terrain de sport et le cimetière, continue aussi tout droit au milieu des champs de blé doré à perte de vue.
Nous poursuivons tout droit, en plein soleil cette fois. Le chemin cabossé par le passage des tracteurs descend légèrement et nous prenons de la vitesse. De chaque côté, les épis forment une haie .
On pédale vite jusqu'à un hangar métallique qui me paraît énorme.
Il est encore vide, en attente des ballots de paille. On jette nos vélos et nous asseyons à l'ombre de ce géant qui nous impressionne et nous fait peur : c'est dangereux, on n'a pas le droit d'y jouer.
Il fait chaud, calme, on est bien. Quatre heures sonnent au clocher de l'église.

ISABEL



L'image de cette barrière me revient très souvent. Près d'elle nous nous arrêtions bien souvent copains et copines de 14 - 15 ans.
Mais ce ne sont pas les moments passés ensemble qui me font me souvenir de cette barrière. C'est la barrière elle-même qui m'a marquée.
Elle donnait accès à un grand pré où paissaient vaches et chevaux. Elle avait été fabriquée sommairement : une grosse branche plus fine du côté ouverture, de ce côté elle venait se poser dans une branche en fourche. On fermait le tout avec un gros fil de fer. Le reste de la barrière était fait de branches entrecroisées formant des rectangles de 50cm x 25cm. Je la trouvais belle et elle me revient souvent en image.

GISELE



Las autoridades Sanitarias advierten :
Paisaje !

J'allume ma dernière cigarette. Faut vraiment que j'y aille. J'en ai plus.

Il y a des espaces très convoités où l'offre déploie toute une force pour une demande incessante.
Ces espaces offrent au regard, une attention particulière. Cette attention est sauvage mais disciplinée. Précipitée mais servile. Ce regard qui n'a de hâte : la pénétration même de ce paysage. Regard outrancier voir pornographique. La nature disparaît peu à peu derrière ce paysage, pourtant elle est belle, et bien là cette nature, elle soulevait des montagnes autrefois, aujourd'hui elle vieillit. Elle n'écarte plus les cuisses. Asséchée elle devient discrète, au sens sage et philosophique du terme. C'est ce qu'on aime croire. Autrefois, elle était encore humide. Il y avait un ruisseau qui coulait dans ses veines, aujourd'hui ce ruisseau est un tout à l'égout. Elle n'a plus l'orgueil et la prétention de dominer qui que ce soit, elle ne se débat plus. Les hommes ont profité de sa faiblesse. Les violeurs. La violée.

Silencieuse, elle donne carte blanche aux sauvages, et les laissent parler d'eux-même, dans le vacarme de leur crime. Les violeurs parlent d'eux. Cette humanité s'en lasse pas. Se consommant d'elle même. Inélégante et vulgaire. Il fallait la prendre cette opportunité. Les complices sont aveugles.
Cet espace était autrefois une frontière qui sélectionnait les passages et ne laissait pas passer n'importe qui, n'importe quoi, mais qui aujourd'hui par l'absurdité des choix et des partis pris, préfère laisser passer le pire. Cette frontière s'est elle aussi retirée, physiquement. Le pouvoir physique de la frontière s'est dissoute mais sa simulation est toujours là. Les gardiens rôdent encore quelque fois, et peuvent vous chatouiller à la matraque. Les contrebandiers se sont transfigurés en touristes hystériques et barbares. Cette horde disciplinée se déplace vite entre les montagnes reculées et les grandes taules de préfabriquées, les signalisations épileptiques, et les marchands de pétrole. Les tournantes sont tolérées dans les caves à vin. La violée ré-écartera ses cuisses et supportera silencieusement la tournante des ivrognes.
La contrebande n'existe plus, ces paysages ont fabriqué sa disparition. Ces paysages ont récupéré la contrebande et la dissimule en son sein. La contrebande est aujourd'hui assumée, force légale de proposition, elle n'est jamais coupable.
La nature porte sur elle les stigmates des passages en force, les cicatrices de ses stratégies bétonnières, les bleus des coups de pelle, les traces des violences en solde. Se débattre. Plus la force, plus l'envie. Déroutée. Dégoûtée. Le viol s'organise dans l'indifférence même des cartes bleues.
Les coupables ne seront pas jugés.
Et dans ce paysage d'injustice, la loi contre l'avortement est passé dans ce pays. C'est trop tard, la nature enfantera des tas d'immondices.

Nous, on a rien vu. J'ai rien entendu. Pas une goutte de sperme, pas une goutte de sang. Pas de violence visuelle. J'ai juste sorti ma carte bleue et acheté quatre cartouches de marlboro, six paquets de tabac à rouler, deux grosses bouteilles de ricard, 4Litres de whisky, une grande boite de pipas, et un peu de jambon. J'ai fais mon plein de gazole, j'ai regardé si les matraques étaient parties et nous sommes rentrés. J'ai allumé une clope, j'ai tiré deux taffes, et je l'ai regardé se consumer. Je m'en branle, j'en ai plein d'autres maintenant.
Dans un mois, j'y repartirais. S'il fait beau, j'amènerai mon drôle se promener dans ce paysage, les supers ventas de Dantxaria.

MANU BERK. Bayonne. 23.01.2014



C'est dans une maison à la lisière de la forêt des landes girondines, de pins, et de quelques autres essences que j'ai grandi. Dès que j'ai pu me promener seule, vers six ou sept ans, peut-être plus tôt, j'allais arpenter les sentiers au milieu des bois, ayant accompagné auparavant des adultes.
Le spectacle de ces pins, à l'infini, comme des bûchettes, avec leur tronc marron qui s'élève dans le ciel, couronnées d'une touffe vert foncé, est limité, sans beau panorama. Il peut paraître étouffant, monotone, plat. Un arbre peut y cacher la forêt. Et pourtant, il me touche, avec son sous-bois broussailleux, fougères, genêts, bruyères, lichens, mousses, houx, petit houx, primevères, ajoncs...
Ses odeurs de résine caractéristique, qui fait ouvrir grand ses narines me ravissent. Enfin, je respire. Je me sens chez moi à la vue de cette forêt, même s'il manque les gemmeurs et les pots pour recueillir la gemme (la résine) dont l'exploitation a disparu dans les années soixante.
Tout enfant, j'avais le sentiment de sécurité parmi ces grands arbres, car l'espace y est circonscrit, protecteur. Cela n'empêchait pas quelques frayeurs, lors de la rencontre d'une grande couleuvre, d'une très grosse araignée ou encore d'une salamandre. J'étais remplie d'excitation devant les découvertes que j'y faisais, roses sauvages dont je tentais de capter le parfum par des macérations maladroites, vendeangeuses bleues, serpolet, thym, acacias au goût sucré, sureaux, champignons que j'ai appris à reconnaître très tôt, objets insolites abandonnés, qui me reliaient au monde industriel et marchand et faisaient travailler mon imagination. C'était comme le paradis. Cette expérience précoce m'a rendu la forêt de pins des landes familière. Même si j'ai préféré vivre ailleurs, ayant fait d'autres découvertes, je n'en reste pas moins touchée par elle et apprécie toujours une balade sur ses sentiers sablonneux.
Il est certain que l'évaluation de la beauté n'est pas tout à fait objective. L'harmonie et l'équilibre ne suffisent pas. Sans qu'on s'en rende compte, on ne peut s'empêcher de faire des associations de pensées, en fonction du vécu. C'est la même chose devant un tableau ou dès que l'on veut faire une évaluation de quoi que ce soit. «Des goûts et des couleurs, on ne peut discuter.» Et l'on n'aborde pas l'influence culturelle ici, seulement l'expérience propre vécue avec une grande liberté ! La forêt, en outre, a un air de mystère pour moi. Elle recèle tant d'inconnu, d'objets d'émerveillement que la raison seule ne permet pas d'appréhender. Elle donne l'envie de connaître la nature et en même temps, donne le sentiment qu'elle est infinie et que l'on ne pourra jamais tout savoir. Seule dans la forêt, je pouvais et je peux rêver, chanter ou réfléchir en paix, dans le silence. Et toutes ces sensations inscrites en mon corps font que le spectacle de ces grands arbres un peu monotones me parle plus que tout.

RITA



La frontière entre Italie et Suisse à Chiasso. Une image anti-bucolique d'une quasi-Suisse, la nuit tombée.
Un petit bois d'arbres nus en hiver avec de la neige partout, du noir et du blanc, je les vois à travers un filet de grillage pas loin de la douane. La séparation n'est pas un mur, ça fait un peu ridicule mais le signe est là.
«Vietato oltrepassare».
Si je monte plus haut, comme une caméra montée sur un dolly, je vois une énorme gare du fret suisse derrière le bois, des trains et des wagons par ci et par là dans les rails enneigés. Plus loin, c'est des parcelles avec des immeubles démolis. Personne bouge, pas une âme qui traîne dans le noir.

STEFANO



Je suis né et ai grandi à Osaka, la 2ème plus grande ville au Japon. J'ai passé mon enfance dans un quartier populaire où les HLM (à l'époque, pas de grands ensembles, mais plutôt des baraques longues ou des appartements de 4 ou5 étages maxi) occupaient le terrain. Pas de forêt nature, ni de parc assez végétalisé, un peu comme les cités en France, mais beaucoup moins d'espace vert (à l'époque, cette question ne s'est pas posé au Japon).
Par contre, il y avait encore des petits champs d'agriculture, les rosiers bien sûr. Il y avait aussi pas mal de terrains vagues où les herbes poussaient sauvagement. D'été en automne, quand on passait près des champs et des terrains vagues, on entendait toujours des chants d'insectes et d'animaux (grenouille). Je suis allé souvent chasser les insectes dans les terrains vagues, comme des cigales, des mantes, des sauterelles etc.
Ce n'était pas la grande nature qui était proche de moi, mais c'était la petite nature qui résistait dans l'exploitation humaine.
Tous les soirs, on passait le sentier dans les rosiers (pas des hectares comme en France, mais quelques centaines de mètres). Quand j'y passais, je sentais tout de suite la fraîcheur, l'air refroidi par les herbes du riz. Je me souviens toujours de cette sensation que la nature, même si ce n'est pas tout à fait la vrai nature, me donnait des caresses.

Dans la culture japonaise, la nature existe toujours dans notre vie quotidienne. On sens le changement de saison dans le vent, dans la forme des nuages, dans la couleur du coucher du soleil. Nous sommes une partie de la nature.

Le monde d'haïku explique bien notre attitude pour la nature.

TAKUJI



.... Un rideau de grands arbres au premier plan
La ligne bleue des Vosges comme horizon,
Et la plaine changeant de couleurs au rythme des saisons,
Tantôt brumeuse, tantôt transparente, dévoilant les cheminées des mines de potasse ou le clocher du temple en grès rose.
J'aimais ce paysage de mon enfance.
Il est gravé dans ma mémoire.
Je ne le reverrais plus, la maison est vendue.

VERONIQUE

